

CHRISTIANE WARNER
Montréal„LA DÉSINTEGRATION DU DONC”: „L'INTENTION POÉTIQUE”
— NAISSANCE DU DISCOURS DE LA RELATION
ET LA RETRAITE DU GENRE

J'étais absent. D'ailleurs, pensais-je, nous sommes presque toujours absents, ou en tout cas pas entièrement présents, à cause de notre contact fragmentaire, chaotique et superficiel, de notre contact lâche et mesquin avec ce qui nous entoure ...

Witold Gombrowicz, *Cosmos*.

Naître au monde c'est pour chacun entrer abrupt et savant dans la vérité simple ou taraudée de son concret, sachant que rien n'y vaut qui n'ait destin de relation à l'autre.

Edouard Glissant, *L'Intention poétique*.

Bien que personne n'ait encore réussi à définir la spécificité, ni même à établir le nombre des différents genres littéraires de façon à obtenir l'approbation universelle, le postulat d'une typologie de ses diverses manifestations a accompagné la production discursive depuis l'antiquité jusqu'à nos jours. Aujourd'hui cependant, devant la multitude de créations qu'on ne peut guère désigner autrement que par le mot «texte», on est en droit de se demander s'il ne s'agit pas là d'une notion périmée, persistant au-delà du phénomène auquel elle voudrait se rapporter¹. Cette question en suscite immédiatement une autre. S'il y a lieu, effectivement, de parler de désuétude, quelles innovations de la modernité auraient pu dépouiller de sa fonctionnalité une institution aussi anciennement implantée que le Genre (soit-elle perçue comme la création des théoriciens ou des praticiens de la littérature)? Comme cette deuxième interrogation touche aux fondements ontoépistémologiques mêmes du discours occidental, on ne saurait y apporter de réponse globale succincte. Je tenterai donc de dégager du particulier — un ouvrage du

¹ Certains théoriciens, en fait, n'ont pas hésité à affirmer que le genre a commencé à s'effriter dès la fin du XVIII^e siècle, notamment R. Wellek et A. Warren dans *Theory of Literature* New York 1977, p. 232 et M. Foucault dans *Les mots et les choses* Paris 1966, p. 313.

martiniquais Edouard Glissant intitulé *L'Intention poétique*² — quelques éléments susceptibles de rejoindre le général, c'est-à-dire, qui jalonnent une voie qui me paraît révolutionnaire, où Glissant ne chemine pas seul et où nous pourrions également recueillir un certain nombre d'éclaircissements concernant la problématique de l'effritement du genre.

Malgré le fait que l'auteur de *L'Intention poétique* figure parmi les plus remarquables des écrivains contemporains, le choix de ce texte comme base d'une étude ayant pour objet la remise en cause du concept des classements littéraires peut paraître, de prime abord, difficilement justifiable, étant donné que les diverses publications de Glissant sont généralement rattachées aux principales catégories génériques reconnues par la critique (et le lecteur) actuelle, par des indications telles que «roman», «poèmes», «théâtre» ou «essai». Toutefois, même une lecture très peu approfondie suffit à nous convaincre que ces appellations ne conviennent guère à ses œuvres, puisque, depuis son tout premier volume, Glissant combine très librement les techniques et les structurations thématiques «réservées» par la convention à l'un ou l'autre des classes discursives. Et encore est-ce là une terminologie qui porte à faux, car il s'agit en fait de tout autre chose qu'une simple «combinaison» qui se laisserait décomposer en éléments «connus». Les préoccupations, la sensibilité et le génie de l'écrivain appellent des procédures formelles souvent inusitées, pour créer des œuvres d'une originalité et d'un dynamisme peu fréquents³. Ceci s'applique tout particulièrement à *L'Intention poétique*, «recherche de la poésie par la poésie» selon l'heureuse expression de l'éditeur⁴. Aussi est-ce dans ce texte que nous pouvons lire sans crainte de nous tromper que la transgression des conventions littéraires qu'on rencontre chez Glissant est imbriquée dans la contestation de toute une conception du monde qui dépasse largement le champ restreint de la stratification du discours littéraire, conception qui véhicule cet ensemble de valeurs qui ont régi notre vie souverainement depuis la fin de la Renaissance jusqu'au début de ce siècle (*grosso modo*), époque qu'à l'instar de Michel Foucault je désignerais comme l'épistémè cartésienne.

Il est évident qu'on ne saurait mettre cette imbrication entièrement au compte de Glissant; elle découle en grande partie de la nature même du Genre, car celui-ci est aussi (et peut-être avant tout) une «vision du monde», bien qu'elle n'atteigne certes pas les dimensions d'une épistémè historique. Il n'en reste pas moins qu'il constitue un point de vue spécifique sur la vie, traduisant (et produisant)

² E. Glissant, *L'Intention poétique* Paris 1969. Les références seront situées par des chiffres inclus entre parenthèses dans mon texte.

³ A titre d'exemple on pourrait mentionner ici une des «techniques» préférées de Glissant qui consiste à transposer le temps dans l'espace et à abolir ainsi sa linéarité. [Cf. une remarque faite par l'écrivain lors de la 5^e Rencontre québécoise internationale des écrivains en octobre, 1976 (*Où en sont les littératures nationales?*, „Liberte" XIX, p. 266): «je suis incapable d'écrire un récit linéaire».] La suite de mon étude apportera d'autres éclaircissements quant à l'originalité des procédures dont il est ici question.

⁴ Elle figure sur la jaquette du livre.

toujours un certain «état d'esprit», «niveau de conscience», ou «structure mentale», si l'on veut, (individuelle ou collective) laquelle implique également un rapport au langage particulier. C'est dire, d'une part, que toute classification générique (soit-elle établie avec ou sans le consensus général) participe nécessairement à l'idéologie (les idéologies) de son temps, vu qu'elle puise sa matière dans ce même discours à travers lequel s'instituent les ramifications socio-politiques d'une époque donnée. Ce discours, qui embrasse toutes les sphères de la vie, offre (impose) au critique et à l'artiste, comme à tous, certaines possibilités et non pas d'autres; il exclut autant qu'il inclut, sans pourtant l'admettre, car, lorsqu'on se place à l'intérieur de ce «monde», cet exclu est simplement inexistant. Par conséquent le Genre se présente comme une «réduction au deuxième degré»: au coeur du «choix» que lui propose son époque, il effectue un deuxième découpage. D'autre part, donc, les différentes catégories discursives reconnues et/ou existantes à un moment de l'histoire représentent un moyen parmi d'autres (notamment toute idéologie) de se soustraire au foisonnement, au trop-plein de la vie. Comme tous les établissements (au sens étymologique) ou «standards» humains, elles constituent un «manque consenti» (p. 11), un contact limité, ou, en termes gombrowicziens, fragmentaire, un contact «lâche et mesquin» avec se qui nous entoure⁵.

Cette abstraction opérée par le discours (quel que soit le niveau où l'on se place) varie toutefois d'époque en époque: nous passons d'une épistémè à une autre lorsqu'il y a redéfinition de ces limites, des frontières qui séparent le possible de l'impossible. Ainsi les valeurs véhiculées par la stratification générique moderne sont celles de l'ère cartésienne, révolue, pourtant, à l'heure actuelle, à en croire les nombreuses tentatives de «déconstruction» et de réorientation du discours qui ont vues le jour depuis la fin du siècle dernier, parmi lesquelles celle de Glissant est certainement une des plus puissantes. Pour pouvoir exposer adéquatement l'aspect innovateur de *L'Intention poétique* il est donc nécessaire d'évoquer brièvement ici les principaux éléments constitutifs du Monde «rationnaliste»⁶.

Il se présente dans l'ensemble comme la conjoncture de diverses valeurs et institutions ayant une histoire plus ou moins longue, cristallisées autour de la notion cartésienne du Cogito. Par conséquent il se caractérise, premièrement, par la transcendance (ou identité, si l'on veut) du sujet individuel, fondée sur la pensée rationnelle ou, autrement dit, par son hétérogénéité et son indépendance vis-à-vis du Monde. Cette conception instaure en même temps l'hypothèse de la connaissance objective, c'est-à-dire d'une Vérité absolue, donnée, dans la constitution de laquelle l'homme n'intervient pas; il ne peut que la découvrir.

⁵ W. Gombrowicz, *Cosmos*, Paris 1966, pp. 123—124.

⁶ Le cadre de cette analyse ne permet qu'un tableau des plus sommaires. On trouvera un certain nombre de précisions dans l'article de Timothy Reiss intitulé *Peirce and Frege: In the matter of truth* „Le Journal Canadien de Recherche Sémiotique” Hiver 1976—1977, Vol. IV, No. 2, pp. 5—39) et une discussion plus ample dans l'oeuvre de Michel Foucault, en particulier *L'ordre du discours*, Paris 1971 et op. cit.

(La recherche des «essences» et un certain idéalisme qui aspire à une Perfection qui se situe pourtant Ailleurs qu'ici sont évidemment tributaires de cette idée de la connaissance.) Cette séparation rigoureuse entre l'objet et le sujet est étayée en outre par la conception du langage, lequel apparaît dans la vision classique comme un simple outil chargé de reproduire exactement l'ordre de la raison, ce à quoi il ne peut faillir tant qu'on suppose que les mots sont adéquats tant aux choses qu'aux concepts, c'est-à-dire parfaitement transparents (d'où l'importance que prend la Nomination: n'a droit de cité dans cette vision du monde que ce qui a été Nommé. Aussi la littérature apparaît-elle alors (du moins dans certains milieux) comme l'art de l'affirmation par excellence, celui qui est en mesure de tout nommer, c'est-à-dire un mode de connaissance privilégié). Cette fonction de pure représentation du langage alliée à la souveraineté de la pensée «pure» débouche sur le postulat d'un ordre unique, commun à tous les hommes, ordre qui régit — qui doit régir — tant l'espace intérieur que l'espace extérieur, social. Il en suit que le discours «analytique» ne s'arrête point à la «grammaire universelle» mais s'arroge également le champ politique et à travers lui tous les domaines de l'existence intersubjective. La retrospection nous a toutefois révélé qu'il s'agit là d'un universel factice, de l'occultation (l'écart) et non pas de l'inexistence du Différent, de la multiplicité, fonctionnement qui a été lui-même soigneusement tu — ou bien dissimulé derrière le masque qui déguisait l'ordre rationnel en ordre prodigué à l'univers par la Nature. Aujourd'hui ce masque est tombé; la «discrimination» de l'ordre analytique s'est trahi peu à peu à travers des phénomènes aussi divers que les pratiques colonisatrices, la découverte de la relativité et le développement de la mécanique quantique, ou la révélation de l'insuffisance des structures binaires du langage référentiel qui divisent le monde en sphères oppositionnelles: Moi et l'Autre, Ici et Ailleurs, Esprit et Matière, Sujet et Objet, Ordre et Chaos, Coeur et Raison, Identité et Différence, etc. — la tierce position «n'existe» pas. D'autre part, l'ère analytique a aussi adhéré strictement au temps unique, le temps linéaire qui va de l'origine vers la fin, des causes aux effets et qui crée, inexorablement, l'Histoire humaine, unique et véridique. Et nous voilà hermétiquement préservés du contact «abrupt» du concret (p. 21), de l'étreinte de la Vie en son infime profusion, car il est évident que nous sommes encore loin d'être définitivement émergés de l'Ordre unique. La relativité d'un grand nombre de ses a priori demeure encore inaperçue, et même là où nous savons aujourd'hui la montrer du doigt, nous sommes souvent incapables de l'intégrer à notre vécu actif.

Dans le vocabulaire d'Edouard Glissant cela s'exprimerait plutôt ainsi: nous ne sommes pas encore venus au monde; aussi est-ce grand temps que cet avènement se produise. Pour le hâter, l'écrivain nous propose un discours de la «relation» dont *L'Intention poétique* est à la fois la théorie et une praxis⁷. Quant

⁷ L'aspect «pratique» est présent dans toute son oeuvre; mon choix de ce texte pour l'analyse qui suit a donc été guidé par le fait que la plupart des a priori de Glissant y prennent une forme plus explicite que dans ses «romans» et «poèmes».

au sens que prend sa recherche, Glissant l'ébauche à grands traits sûrs qui ne laissent pas d'équivoque :

Je pense qu'il faut remplacer cette science et cette métaphysique de l'être, par une théorie et une pratique de la relation.

La relation impliquant le Divers comme soubassement et non plus le Même. C'est-à-dire qu'il n'y ait plus d'aspiration verticale à un universel, mais une aspiration à une totalisation qui, le plus possible, ne laisse rien échapper de la chair du monde⁸.

On ne peut en douter: ces mots s'adressent résolument et directement aux enthymèmes de l'épistémè cartésienne, placés ici sous le signe de l'Identité. Ce langage, typique de Glissant, ne nous éclaireit pourtant guère à l'égard de la portée exacte de cette «métaphysique du Divers» et soulève donc d'emblée des doutes concernant sa viabilité, c'est-à-dire son aptitude à échapper à l'ordre qu'elle récuse. Une lecture appliquée de *L'Intention poétique* ne peut toutefois manquer de les dissiper.

«Que faites-vous autre que parler la langue d'Occident? Et de quoi parlez-vous, sinon de cela que vous récusez?» (p. 42) Comme la plupart des écrivains noirs d'expression française, Edouard Glissant est une proie facile pour ceux qui crient à la «trahison», mais, inébranlable, il renvoie immédiatement la balle: «On m'eût préféré plus “authentique”, et pourquoi pas, plus sauvage» (p. 43). Que signifie «authentique»? Ce sont là des critères superficiels et anachroniques. Croire, de nos jours, qu'on se définit par opposition à et/ou par exclusion de l'autre ne peut que paraître naïf de son angle de vision; vouloir se soustraire au contact de l'autre n'est ni souhaitable ni possible. Certes, convient Glissant, critiquer par la parole peut paraître inefficace, compromettant:

à le dire [ce qui «manque» à l'Occident], je me porte moi-même «en-avant» de ma réalité, en déséquilibre, seul confronté à cette diction, là où j'eusse dû agir ma naissance au monde. Mais le dire, c'est essayer une autre relation, un relais nouveau: c'est être touché par vous, et peut-être consentir. On n'échappe pas à l'autre (p. 17).

Ainsi, précise-t-il, «je ne récuse pas, j'établis corrélation» (p. 42); «ma différence est en l'usage que je fais du concept, non dans le refus (ou l'impossibilité) de l'abstraire» (p. 43). *L'Intention poétique* porte donc inévitablement les traces du discours «analytico-référentiel»⁹ ce qui rend l'ouvrage «étranger» dans une large mesure, au lecteur antillais (p. 50) qui s'y heurte à un intellectualisme complexe auquel l'éloquence rythmique (musicale) et métaphorique (mythologique¹⁰?) de son propre langage ne l'a guère habitué. Celui qui est déjà depuis

⁸ E. Glissant, intervention au colloque cité, „Liberté” XIX p. 247. A la fois écrivain, «penseur», enseignant et politicien, Glissant est l'un des personnages le plus proéminents de la Martinique.

⁹ C'est ainsi que T. J. Reiss (*op. cit.*) désigne ce que j'ai appelé le discours «cartésien».

¹⁰ Je pense ici au fonctionnement non linéaire de la pensée mythique, «cette bricoleuse» qui selon Levi-Strauss, «fait de la structure avec des résidus ou des débris d'événements, en bâtissant ses palais avec les gravats du discours social antérieur, elle offre un modèle inverse de celui de la science... (P. Ricoeur, *Le Conflit des interprétations*, Paris 1969, p. 46. T. R. Reiss fait également remarquer, dans son article *Cosmic Discourse, or The Solution of Signing (Gombrowicz)*, que l'insta-

longtemps adapté (en soit-il ou non défenseur) au discours classique occidental, de son côté, est néanmoins tout aussi dérouté par ce texte, car bien qu'il lui soit possible d'y repérer certains «concepts» et procédures qui semblent se rattacher directement à l'épistémé «de l'Être» — tels que l'idée d'une «civilisation planétaire» (p. 28), l'importance accordée à l'histoire, à la recherche des «sources» (de l'origine?) et des essences (p. 71) ainsi qu'à la nomination et au discours «poétique» — il s'aperçoit, autant par la remise en question explicite des valeurs traditionnellement consacrées que par l'organisation et l'écriture mêmes de l'oeuvre, que *L'Intention poétique* n'obéit guère à une logique analytique. Discours hybride, symbiose (dirait l'auteur) de deux visions du monde qui, en elles-mêmes, sont périmées (celle de l'Occident et celle des vieilles traditions africaines conservées aux Antilles), le «traité poétique» de Glissant déplace les éléments clés respectifs suffisamment pour lui permettre d'introduire — de créer — une perspective, dans l'ensemble, nouvelle.

Ce qui caractérise donc avant tout l'approche de l'écrivain martiniquais, c'est une «logique organique», c'est-à-dire, l'impossibilité d'y distinguer nettement ce qui serait proprement «poétique» de ce qui est plutôt d'ordre conceptuel¹¹. Cet écart de la norme se manifeste d'abord, comme il a été signalé plus haut, par le fait que ce texte, ainsi que toute l'oeuvre de Glissant, ne se loge pas, de par son écriture, dans une classe discursive précise. Son langage se déplace sans cesse, raconte, analyse, critique, demande (désire), dialogue, chante, décrit, conseille, interroge, affirme, etc., en vers, en prose, en dialogues dramatiques — et tout cela pour nous présenter la Relation. On pourrait objecter qu'une partie importante de l'ouvrage est néanmoins consacrée à la discussion de l'oeuvre de divers artistes (Rimbaud, Mallarmé, Reverdy, Ségalen, Leiris, Carpentier, Césaire, Matta, Cardenas, Faulkner, Bonnefoy, etc.), qu'il s'agit donc malgré tout d'un «essai». Consacré? Le mot n'a guère de place dans un univers où l'on estime que «celui qui apprend complète ce qu'il apprend» (p. 52). Glissant ne prétend nullement à l'objectivité: il «dispose» (p. 52) des oeuvres qu'il évoque selon ses besoins, et cela plus que consciemment. De telles démarches sont propres à l'axiologie nouvelle, qui pose

pour l'individu, cette obligation simple: d'ouvrir et de ravir le corps des connaissances. De choisir ou d'élire parmi le préféré. De nommer ceux qu'il aime ou qu'il a fréquentés (p. 52).

Même sans cette déclaration intransigeante, cependant, on se rend facilement à l'évidence que Glissant fait appel à cette foule hétérogène de créateurs pour «bricoler»; il les rassemble tous autour de la figure de la Relation de façon à les faire participer à son dévoilement. «Fréquenter», «nommer», «élire», «aimer»,

uration du discours analytico-référentiel a rendu impossible ce «patterning discourse» du mythe par l'occultation progressive des éléments qui lui aurait (avait) permis de se développer. ("Le Journal Canadien de Recherche Sémiotique", 1980—81, Vol. VIII, Nos. and, automne /hiver, p. 126).

¹¹ Glissant lui-même décrit dans ces termes l'oeuvre de René Char (*L'Intention poétique*, p. 85).

«ravier»: ce vocabulaire doublé de la circulation constante du langage de lieu en lieu, indique déjà assez que le texte ne se fonde pas sur de véritables «concepts» mais qu'il s'organise plutôt autour d'un certain nombre de «figures de l'esprit» (images, Gestalten) propulsées autant (sinon plus) par les forces du désir de se dire (en disant le Monde et l'Autre; en se laissant toucher¹²) que par l'ordre analytique (linéaire) de la raison «pure».

C'est dire que la conception de Glissant du langage (et de la littérature) n'a rien de classique. En effet, l'ordre du discours ne reproduit pas simplement, surtout et d'abord, selon lui, l'ordre de la raison;

Une syntaxe n'est pas une suite d'articulations logiques (Matta nous propose la «Désintégration du donc») mais avant tout une relation à l'autre, après qu'on a eu conscience de sa présence: une communication. Il faut une telle perméabilité à «autrui» pour que le langage nouvellement exercé s'organise en message (p. 163).

Perméabilité ne signifie pourtant pas transparence. Au contraire; le langage n'est pas une matière hétérogène, un instrument et rien qu'un instrument qui s'efface sous l'image du monde qu'il renvoie à l'esprit, mais plutôt une «extension», un acte de l'homme par lequel il se porte «en avant» de lui-même, vers le monde, vers l'Autre et qui permet leur contact, ou plus précisément, leur intégration, — la relation: «qui n'est pas tout court l'impact ni le contact, mais plus loin l'implication d'opacités sauvées et intégrées...» (p. 41).

Le langage, en tant qu'une des modalités de liaison de l'individu avec le monde (p. 46), dynamisme, par «sa condition du donner-recevoir» (p. 47), dépasse naturellement les compétences de la linguistique¹³. Glissant rejette comme dénaturant l'idée qu'il y aurait des principes (structures) discursifs communs à tous (une «grammaire universelle»). Il n'y a pas un langage, mais des langages; chacun doit, se doit de créer, à partir du langage «imposée», son langage propre. Ce qu'il nous faut,

communautés lourdes d'histoire et communautés dépouillées, ce n'est en effet pas un langage de communication (abstrait, décharné, «universel» de la manière qu'on sait) mais par contre une communication possible (et, s'il se peut, régulière) entre des opacités mutuellement libérées, des différences, des langages (p. 51).

Le premier pas vers le Divers sera donc nécessairement une individualisa-

¹² «Grandissant de ce qu'on fréquente, on en vient à l'éclairer, par se comprendre soi-même...» (p. 53). Cette dialectique n'est pas étrangère à l'Occident de la „Crise”. Hans-Georg Gadamer, par exemple, expose une théorie semblable dans *Vérité et méthode* Paris 1976, à travers l'idée de *Abhebung* :

Le contraste est toujours une réciprocité de rapport. Pour aboutir à un contraste, il faut qu'une chose se détache (*abhebt*) sur une autre et réciproquement. C'est pourquoi tout contraste permet d'apercevoir aussi le fond sur lequel une chose se détache (p. 146) — qui, en l'occurrence, est l'ensemble des préjugés de l'individu interprétant.

¹³ Ceci, évidemment, n'est pas non plus une position originale aujourd'hui, mais un point de vue largement répandu. «L'objectivation» du langage opérée par la linguistique structurale est dénoncée par plusieurs des penseurs des plus éminents de notre époque (parmi lesquels on pourrait nommer H.-G. Gadamer, M. Bakhtine, P. Ricoeur, et C. S. Peirce par exemple).

tion du discours; chacun «s'instituera» par son langage (et non pas l'inverse), ce qui, loin d'empêcher la communication, la rendra au contraire, véritable, car, tant que nous nous soumettons tous à un même moule — et le genre est un tel moule, «imposé» par une lourde histoire — moule neutre, universel, qu'avons nous à nous communiquer? «Si tu cesses d'être toi, où sera la relation? Si je me fais librement (librement?) toi, quels langages, dans ta langue ou dans la mienne, échangerons-nous?» (p. 151—152). Ainsi nommer les choses n'est pas tant les désigner, les délimiter, leur assortir un concept «adéquat», qu'un acte de l'individu, un choix par lequel il se nomme d'abord lui-même et s'approprie un espace dans le monde où il se déploie dans toute sa différence¹⁴. Cette différence seule peut instaurer la relation:

l'opacité, la résistance de l'autre est fondamentale de sa connaissance; [...] seulement dans l'opacité (le particulier) l'autre se trouve connaissable (p. 182).

Par conséquent, ce n'est pas la «pureté» du langage, un standard commun, qui garantit le message (d'ailleurs, les efforts «d'épuration», note Glissant, ne font que témoigner du «désarroi de l'être qui refuse le partage du monde et des mots» (p. 47)) mais sa «densité». En choisissant librement ses mots et sa syntaxe l'homme se créera un «corps», une substance qui permettra à l'autre de le «saisir»¹⁵.

Vue sous cet angle, la fonction première du discours en général, et de la littérature en particulier, est de véhiculer, non pas «quelque chose», quelque vérité essentielle, mais quelqu'un qui s'y est inscrit par un choix, qui se crée à travers et avec lui¹⁶. Une oeuvre n'importe donc pas tant en elle-même, comme artefact «esthétique» — dimension que son appartenance à un genre déterminé ne peut que renforcer —, qu'en tant que réalisation d'une intention de vivre. L'écrivain élargit, d'autre part, cette conception à celle d'une littérature «volontaire», qui sera «nationale» par ce qu'en elle se manifestera une intention collective, une existence commune future (p. 186). Elle ne sera pas le fait uniquement de l'esprit; elle ouvrira «d'horizon de rêves, de désirs, d'obscur pulsions» vers le vivable (p. 12). Glissant convient néanmoins qu'une telle littérature comporterait de nombreux inconvénients (parmi lesquels le moindre ne serait pas le danger qu'elle reconduise à un idéalisme «le plus sommaire»), et qu'elle ne pourrait donc (si elle s'avère du tout viable) constituer qu'une étape dans le devenir d'une collectivité — quelque chose de l'ordre du plan:

¹⁴ Le thème du choix par l'individu de son nom propre revient fréquemment dans l'oeuvre de Glissant et fait partie de la «création» de l'histoire (vu que, lors de l'abolition de l'esclavage, on a imposé aux nouveaux «citoyens» leurs noms). Voir, à ce propos, *L'Intention poétique*, pp. 33, 79, et 190, et *Le Quatrième siècle*, Paris 1964, pp. 175—182.

¹⁵ Glissant laisse entendre que cette différenciation du langage ne sera qu'une étape dans le développement d'une nouvelle épistémè, mais ne dit rien d'explicite à ce propos, ni quelle serait l'étape suivante.

¹⁶ Tout en restant beaucoup moins élaborée, cette vision du discours n'est pas sans affinités avec la théorie de la polyphonie de M. Bakhtine.

Tracer le plan par ligne droite. Par ligne droite et compassion. Faire le plan droit sur papier. Mais sortir aussi du papier. Déborder au loin de la page. La terre n'est pas dans la page¹⁷.

Ainsi, le discours (au sens étroit), tel que le présente (et l'actualise) *L'Intention poétique* est un «travail», mais un travail qui ne se suffit pas en (et à) lui-même; il «déborde» l'oeuvre et doit être poursuivi par d'autres pratiques, tout aussi «poétiques», dont le but sera toujours

d'unifier sans dénaturer, d'ordonner sans empailler, de dévoiler sans détruire; de connaître enfin chaque chose, et cet espace d'une chose à l'autre, ces sèves, ces pays — dans l'aigu de l'esprit et la toute-générosité du coeur (p. 223).

Bref: d'arracher l'homme à l'ordre du discours cartésien sans le (re)projeter dans le chaos¹⁸.

Toutefois, si salutaire que cette «pratique relativisante» puisse être pour l'homme, elle est fatale pour le Genre, car nous devons admettre que, face au travail, il perd définitivement sa prise. Tant qu'on n'en tient pas compte, il est encore possible de suggérer que rien n'exclut fondamentalement que le «discours différencié» soit un jour «récupéré», qu'il devienne simplement un genre de plus. Lorsqu'il est envisagé comme «une pratique parmi d'autres», cependant, du moment qu'il se solidarise avec les autres activités productrices et transformatrices de l'homme, la spécificité de la littérature même est dépassée ce qui entraîne, naturellement, une forte dévalorisation des «institutions» propres au langage purement «littéraire» — étant donné qu'elles ne sauraient suivre le discours dans le champ du travail. Le concept de Genre y devient complètement inopérant¹⁹.

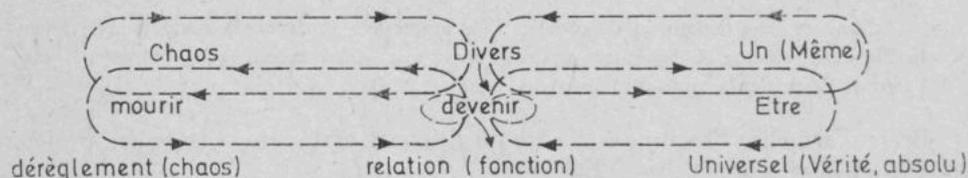
Renverser l'Ordre unique sans provoquer une anarchie totale n'en demeure pas moins une entreprise délicate: la problématique des structures binaires du langage analytique nous en fournit de nouvelles preuves. Comment introduire une voie médiane dans un discours voué au dualisme; comment s'établir à mi-chemin entre l'esprit et le coeur? A en juger par les nombreuses figures oppositionnelles qu'on rencontre dans *L'Intention poétique*, on est, au premier abord, tenté de conclure que l'oeuvre n'est pas à la hauteur de la tâche qu'elle (se) propose. Mais il faut suivre son pas de plus près. Alors il apparaît que la pensée de l'écrivain passe rarement directement de l'un à l'autre de ce qu'on pourrait distinguer comme deux «pôles». Dans son mouvement perpétuel, elle traverse

¹⁷ E. Glissant, *Malemort*, Paris 1975, p. 200.

¹⁸ Cette solidarité du langage et des autres pratiques sociales est soulignée par l'observation de Glissant, selon laquelle «la langue nationale est celle dans laquelle un peuple produit» (remarque faite au cours d'une intervention au colloque déjà cité, p. 53).

¹⁹ Ceci n'est nullement contredit par le fait que Glissant emploie fréquemment le terme «poétique» (notamment dans le titre de l'ouvrage) à l'égard du discours de la relation. Ce qu'il faut conclure de cet usage, c'est que la valeur paradigmatique de ce mot (et de ses variants) se modifie de façon essentielle dans l'optique où nous introduit *L'Intention poétique*. De telles appellations ne s'y rapportent plus à une catégorie générique mais plutôt à tout ce qui accomplit les mêmes fonctions que le nouveau «langage» dont parle, et que parle Glissant, c'est-à-dire tout ce qui «unifie sans dénaturer, qui ordonne sans empailler, etc.».

et s'attarde généralement aussi dans un «entre-deux», à un «point tournant», lieu de la «renaissance» où elle puise sa force. N'étant pas «stable», la topologie de ce texte se laisse difficilement représenter au moyen d'un schéma de champs sémantiques; il est possible néanmoins de relever un certain nombre de séries «infinies» en principe, et flottantes, mais triplement ancrées, qui m'aideront à exposer l'itinéraire de synthèse esquissé par Glissant:



Autre	Divers	Même
désordre	ordre organique	ordre analytique
souffrance	effort (difficulté)	confort
chaos	impureté (imperfection)	pureté (perfection)
silence	langage choisi	langage imposé
espace	durée	instant (temps)
éprouver (coeur)	vivre	regarder (esprit)
peur	aimer	peur d'aimer
exclusion de l'Histoire	des histoires	l'Histoire
délire (tumulte)	dynamisme	fixité (statique)
objet	travail, création, production	sujet
déchaînement du Tout	totalité	oblitération (réduction)
déchirement	intégration, intégrité	fragmentation
eau (mer) terre	paysage	feu, air
nuit	aube	jour
inconscience	inflexion (partagée)	réflexion
cri (passion)	cri raisonné	raison (concept)
éternité	pérennité	révélation
ailleurs	partout	ici
impuissance	volonté (intention)	domination (volonté de puissance)
démésure	Mesure (choix)	l'Un, l'unique

Ce «rassemblement» n'est ni complet ni absolu, évidemment; il illustre toutefois que la logique de la relation ne fonctionne guère par simples oppositions mais par leur réconciliation et leur dépassement. Outre cette démarche dialectique qui oriente l'ensemble de l'oeuvre, le dualisme classique est d'ailleurs explicitement dénoncé comme caduc (p. 106):

On ne saurait alors [lorsque l'ère de l'Être sera révolue] desceller du tout aucune des parties, ni séparer l'esprit de la matière, ni couper l'homme du monde, ni départir le connu du connaissant (p. 109).

Ce sont là des frontières factices dont Glissant souhaite l'élimination prochaine et définitive de sorte que

nous ne distinguerons peut-être plus un jour (sinon pour connaissance) ce qui crée de ce qui est créé, l'homme vivant de l'univers vivant. Le poème tend vers cette indistinction qui n'est pas confusion mais synthèse [...] (p. 89)

— et *L'Intention poétique est un premier pas vers ce Monde où il n'y aura plus que des «poèmes»*²⁰.

Il faut toutefois s'approcher encore davantage, inspecter d'autres avatars du discours de la relation, si l'on désire découvrir toute la déviance de cette symbiose. Le Même doit céder ses droits au Divers et à la Totalité, nous prévient Glissant: «Quittons les rêveries d'enfance, le songe du Vrai; nions l'Un» (p. 13). L'Un est un manque consenti (p. 11) qui a, certes, sa place dans l'évolution humaine: «La première parole est pour crier cet unique du monde et de l'être» (p. 11), mais nous avons depuis longtemps dépassé ce stage, et, imposé, l'Un étouffe, dénature. Perpétué artificiellement au-delà de sa durée innée, la «métaphysique de l'Un» crée aujourd'hui un écart funeste entre l'être et la vie et entre les êtres. «Vous ne cessez de vouloir être regard constitutif du monde. C'est comme une barrière que vous dressez entre le corps du monde et vous» (p. 17). Ce regard découpe le monde et élimine ce qui le gêne: «Votre abstraction dévie, elle série à partir d'une absence. Votre ouvrage est parfait: il oblitère...» (p. 17). «Ainsi l'homme d'Occident crut “vivre la vie du monde”, là où il ne fit souvent que réduire le monde et en induire une globalité idéelle — qui n'était certes pas totalité du monde» (p. 27). L'idéalisme, et son apanage la pureté (l'absolu), ne peuvent qu'enfermer l'homme dans une auto-suffisance, c'est-à-dire, une solitude stérile (p. 20): «Un est harmonique; il est plein de lui-même, et comme un dieu il suffit à nourrir ses rêves» (p. 13). Mais le réel est imparfait et «il n'y a pas de pensée pure qui profiterait d'un génie brut» (p. 18).

La relation ne consent pas aux sentes de tradition, mais surgit impure de tout chaos là vécu et par tous éclairé.

Naître au monde, c'est avoir conscience, souffrance, énergie de ce partage, lourd à porter, sévère à dire (p. 22).

Il faut donc s'ouvrir à «l'altérité irréductible du semblable» (p. 89), faire face à son opacité, admettre que son histoire n'est pas la nôtre (et vice versa), qu'il n'y a pas l'Histoire mais des histoires (p. 28), et à partir de là construire avec l'Autre, unifier sans uniformiser (p. 61), faire un Total composite (p. 133) au lieu de fondre le particulier dans l'universel, le Même, démarche à laquelle le Genre n'est pas étranger, comme il a déjà été indiqué²¹.

Tout cela implique, bien entendu, que la Vérité, la connaissance «absolue» doit aussi passer du côté de l'impossible.

Non seulement la vie, l'action et la réaction premières, mais encore la connaissance (active, partagée, dévolue) sont conduites dans cette unité du Tout (p. 108).

²⁰ Toujours dans le sens indiqué par la note précédente.

²¹ Voir p. 4 plus haut.

On ne saurait désormais fonder la science sur «lévidence» ni prétendre à son «objectivité». Chacun crée sa vérité, du moment que l'on reconnaît que la connaissance «universelle» ne «s'impose» pas, qu'elle est imposée, et qu'elle ne peut être que totalitaire (p. 20)²². Ni l'être ni le monde ne sont «donnés»; ils ne sont connaissables que relativement, l'un en fonction de l'autre. La «naissance au monde modifie le monde et l'homme qui le vit» (p. 29). La connaissance «est la lecture à tout moment de notre position dans l'ensemble» (p. 108). Ainsi la seule «essence» qu'on peut aspirer à connaître,

ce n'est pas l'être nu des choses, si l'on peut ainsi dire, mais une organisation, une syntaxe de l'existence, qu'il faut non pas surprendre mais sérier. Il n'y a pas un mot qui dévoile, il y a une parole qui tâche à préserver les choses de leur fin, c'est-à-dire de leur immédiateté, c'est-à-dire de leur solitude (p. 71).

L'homme, loin de découvrir la Vérité, la compose, la construit par besoin de cohérence, cherchant une continuité, «une pérennité» (p. 61), qui n'existe pas en réalité «dans le temps», où toute chose naît et meurt avec l'instant. Ainsi la «vérité» est un enchaînement créé par l'homme; elle est instaurée par le discours et se modifie avec lui;

c'est-à-dire qu'au nom d'une connaissance—essentielle-et-non-distraite, très aléatoire, il [le langage] irait à perdre jusqu'à sa signification, qui est d'éclairer, d'ouvrir une multi-réalité (ou plutôt une multi-relation entre réalités) ... (p. 61),

c'est-à-dire entre ces «opacités» que la stratification générique voudrait nier. Tant que le discours ne se sera pas différencié, il ne sera donc pas non plus en mesure de servir (de base à) la «science» de l'homme. «La nonévidence est ce qui par sa masse ou son étiré à propos éclaire. [...] L'opacité nous retiendra encore, qui fascine et entraîne» (p. 23); elle seule provoque l'esprit et le cœur à se mouvoir et s'émouvoir, à se porter vers l'Autre pour le préserver de l'isolement, de la mort de l'instant. La seule connaissance, la seule vérité, est ce mouvement, cette dynamique des facultés humaines, jamais achevée, toujours changeante, et qui relie les êtres et les choses²³. On voit bien qu'ici de nouveau la notion du genre est entièrement dépassée.

Ainsi, malgré la finitude «de principe» de toutes choses, l'homme vit dans une Continuité — continuité que le Genre cherche à interrompre — que Glissant appelle de préférence *Durée*, et qui n'est ni une temporalité pure ni uniquement

²² Les implications «paternalistes» de l'idée cartésienne de la vérité sont relevées par M. Bakhtine aussi qui les formule ainsi:

En fait, l'idéalisme n'admet qu'une seule forme d'interaction cognitive entre les consciences: ceux qui possèdent la vérité l'enseignent à ceux qui ne la possèdent pas et sont dans l'erreur, ce qui revient à des rapports de maître à élève, au dialogue pédagogique. (*La Poétique de Dostoïevski* Paris 1970 p. 122) Tels ont été, comme on ne le sait que trop bien à l'heure actuelle, les rapports que les pays «civilisés» ont entretenus avec le «tiers monde» et que celui-ci rejette aujourd'hui résolument, ce dont témoigne toute l'oeuvre de Glissant.

²³ Ces considérations permettent un nouveau rapprochement avec les théories de Bakhtine aussi, qui soutient, par exemple, que «la vérité ne peut jaillir et s'installer dans la tête d'un seul homme, elle naît entre les hommes qui la cherchent ensemble, dans le processus de communication dialogique.» (*op. cit.* p., 155)

spaciale mais une réconciliation des deux. Il prend soin, d'une part, de souligner qu'elle ne correspond pas à cette succession irréversible d'instantants que nous avons l'habitude de nommer «temps».

La poétique de la durée, en ce qu'elle s'oppose, l'englobant, à la fulguration de l'instant, autorise au niveau de l'expression [...] ce dessolement des impositions enfouies, approfondies, de la relation. Elle suspend l'impérieux du dire, et par paliers, par strates obscures et arrachées, ouvre l'être sur ses relativités vécues, souffertes au drame du monde (p. 49).

D'autre part donc, il illustre, par son dire même que ces «deux dimensions» sont intimement liées, interdépendantes, c'est-à-dire, que cette distinction aussi est artificielle. Dans toute l'oeuvre de Glissant l'espace entre, comme ici, par le biais surtout de son vocabulaire extrêmement concret (sonore et visuel, «terre à terre»), «dans la pensée» et s'y confond avec le temps — car nous les vivons toujours simultanément. Cela signifie également qu'on ne saurait désormais séparer la «vie intérieure» de la «vie extérieure», comme l'exprime remarquablement bien la remarque, «Acharnement de la matière à signifier l'espace, c'est-à-dire aussi la pensée» (p. 162). La Durée fait appel «aux pouvoirs de l'esprit autant qu'aux mesures des sens (p. 162); elle n'admet pas la connaissance abstraite. Le temps vu comme une suite d'unités discrètes, effrite; l'espace considéré comme «extérieure», achève (les êtres et les choses) mais toute activité humaine concrète — le discours y inclus — portant sur une matière quelconque, s'accomplit à la fois dans le temps et l'espace et nie cette distinction conceptuelle, rétablit leur solidarité. L'homme vit toujours dans la Durée; par son faire présent et communal, il crée son histoire dans l'espace, c'est-à-dire «la mémoire du futur» (p. 174)²⁴.

La «logique organique» de Glissant est ici très visiblement à l'oeuvre, car, pour exprimer adéquatement «l'idée» de la Durée, il a souvent recours au Paysage. Le paysage appartient en même temps à l'homme et à la nature. Il est une «vision du monde» (p. 83) mais il est aussi Terre. «Et cette terre: que signifie-t-elle alors? Temps et Espace, mêlés [...] carrefour d'espaces et d'ères» (p. 196). Le Paysage est substance, épaisseur, profondeur et à le fouiller on mettra à jour tout ce que la métaphysique du Même a tenté d'occulter. Et «fouiller» signifie recréer, chacun, cette opacité, notre substance particulière (que l'Universel s'était efforcé de sublimer) pour l'offrir au travail de l'Autre, à son élan. Puisque, soit il individuel, collectif ou «naturel», le Paysage, tout en n'ayant rien de l'inaccessible de l'Un, ne livre pas non plus de lui-même ses richesses. Il demande un effort concerté; il est «ardu à conquérir» (p. 13); il se construit avec patience (p. 11). Aussi le «travail solitaire», la réflexion, ne suffit-il guère à rendre productif le Paysage; n'étant jamais «propriété privée» (p. 40), il exige d'être labouré en commun: c'est cela, la relation. Durée, paysage, relation: ils ont, certes, une «saveur immé-

²⁴ Le long roman de Glissant, *Le Quatrième siècle*, est fondé sur cette figure de la mémoire du futur. Qu'est-ce qu'un siècle? Un découpage arbitraire de l'homme, qu'il prétend purement temporel mais qui en fait s'inscrit inévitablement aussi dans l'espace, dans la terre. Ainsi, en modifiant sa terre, (en effaçant les «blessures» qu'elle a souffertes aux mains des hommes «détachés»), on modifie à la fois le passé et le futur.

diatè» (p. 69), mais, plus que cela, ils enracinent l'instant dans une étendue et une persistance créant ce constant qui empêche que l'homme se perde dans la fluidité de l'immédiat (p. 81). Notre tâche donc (à ceux qui cherchent à renaître):

Passionnément vivre le paysage. Le dégager de l'indistinct, le fouiller, l'allumer parmi nous. Savoir ce qu'en nous il signifie. Porter à la terre ce clair savoir (p. 245).

Faut-il soupçonner derrière ce privilège accordé à la terre, au «concret», un «retour aux sources», une recherche des origines, c'est-à-dire, au fond, tout de même, une conception linéaire du temps? Ce serait lire analytiquement ce qui est écrit «figurativement», c'est-à-dire, passer à côté de l'essentiel. La terre (le Paysage) que nous présente Glissant est «source» non au sens de «début» ou «cause», mais plutôt dans sa qualité de «réservoir» — d'énergie — et, en tant que tel, elle nous oriente vers l'avenir autant qu'elle renvoie au passé.

En la nature est le secret des forces qui innocentent. En elle, en l'être, et dans leur rapport, cette «justice interne» d'où il sourd une connaissance. La solidarité avec le paysage est d'office militant" (p. 87). C'est dire (de la façon détournée propre à Glissant) que dans l'univers du Divers, l'Eros («au sens large» que ce mot acquiert avec la psychanalyse moderne) a autant (sinon plus) de place et de poids fondateur que le Cogito²⁵. Ceci est impliqué déjà, d'une certaine manière, dans la représentation du Paysage en général, qui s'adresse en même temps aux sens et à l'intellect, mais est souligné également par de nombreuses allusions aux «forces» qui sous-tendent la relation. Ainsi Rimbaud, par exemple, est salué et figure dans *L'Intention poétique* en tant qu'un des «ouvriers de la renaissance»:

Rimbaud le premier, dit Césaire, a éprouvé jusqu'à la nostalgie, jusqu'à l'angoisse, l'idée moderne des forces énergétiques qui dans la matière guettent sournoisement notre quiétude [...] Où l'on voit que se réduit la distance, non pas tant du philosophe au poète que d'une conception à une poétique du monde (p. 60).

Cette distance, Glissant tente de la réduire davantage par le renouvellement de l'idée de l'histoire, aussi, qui, vue comme devenir s'accomplissant toujours dans le présent, représente pour lui une

victoire sur l'hier (offrande à l'hier [qui] engendre sa récompense, qui est connaissance du temps comme force et pulsion...),

c'est-à-dire durée (p. 238). La discussion concernant la tragédie antique (pp. 201—206) est aussi disposée autour des «sources obscures»:

L'action tragique ne se déroule jamais à l'extrême d'une idée — d'une idéologie — même si celle-ci est «totale» ou «vraie». Le dévoilement tragique se développe à partir de ces forces obscures, concrètes, nouées, qui se lient aux mouvements des peuples (p. 204).

²⁵ P. Ricoeur s'arrête à une conception analogue de «l'homme nouveau» dans sa discussion sur *La Question du sujet : le défi de la sémiologie* (op. cit., p. 262).

Telle est ma réponse à la question initiale : qu'est-ce qui dans la philosophie réflexive a de l'avenir? Je réponds: une philosophie réflexive qui, ayant entièrement assumé les corrections et les instructions de la psychanalyse et de la sémiologie, prend la voie longue et détournée d'une interprétation des signes, privés et publics, psychiques et culturels, où viennent s'exprimer et s'expliquer le désir d'être et l'effort pour exister qui vous constituent.

Renâître, donc, pour l'individu comme pour les peuples, signifie, pour Glissant, établir

un contact plus étroit avec les forces de l'univers. Non pas les forces cosmiques, le déchaînement du Tout, mais l'humble et tenace courant de sève qui en chaque chose s'accomplit (p. 78).

La diversité, la Totalité ne saurait resurgir que si l'on donne libre cours à cette sève, cette énergie qui est

une pulsion inquiète et souvent ravagée vers la conciliation de ce qui tant de fois a été opposé en l'homme par les puissances dissécantes de la pensée figée (p. 88).

Cette sève, lorsqu'elle oeuvre inaccaparée, alimente toutes les formes, chaque «opacité» indifféremment; elle ignore les classements, quels qu'ils soient.

Donner libre cours, et pourtant... non, pas absolument. La poétique de la relation n'admet aucun absolu. Il est assurément indispensable que l'homme s'extrait au plus vite de l'étreinte du discours analyticoréférentiel, mais cela ne signifie pas pour autant qu'il soit nécessaire de renoncer à tout ordre. «Voici le cours de mon propos nous informe Glissant: trouver la juste mesure de mon chaos primordial»²⁶. Qu'y a-t-il de plus classique que la «juste mesure»? pourrait-on répliquer. Mais on a beau vouloir les «normaliser», tous les concepts qui nous paraissent à premier abord familiers, lorsqu'on les examine de près, s'esquivent, glissent subrepticement dans un ordre autre. La «juste mesure» de *L'Intention poétique* ne fait aucunement allusion à un consensus ni aux anciennes notions d'harmonie et d'équilibre, mais renvoie de nouveau à cette opacité, résultat du choix (de ce que dans son «chaos» il voudrait préserver) par lequel chacun prend place dans le monde.

La Mesure n'est pas Raison ni ouvrage simplement de la raison. Elle est choix, par quoi l'être finit sa liberté au monde, et se propose d'y partager (p. 160).

Cette Mesure que l'individu s'imposerait lui-même, permet qu'on se représente le discours du Divers comme nécessairement équitable, ne limitant personne arbitrairement par un ordre «moyen» prescrit à tous, mais elle constituera évidemment aussi le principal obstacle à sa réalisation. Car qu'avons nous de plus chère que la liberté? N'est-ce pas au nom précisément de la liberté qu'on rejette aujourd'hui les valeurs totalisantes et totalitaires de l'épistémè cartésienne? Remplacer les délices de la liberté par les fardeaux de la relation — ou plutôt, changer si radicalement notre vision du monde que mettre fin à la liberté ne sera plus ressenti comme une contrainte, mais au contraire comme une ouverture, un épanouissement de soi: voilà à quoi peu d'entre nous seraient prêts (à consentir).

Que faire, alors? Reléguer «la logique de la durée» parmi les utopies (ou les enfers) ou la déclarer simpliste (en se justifiant de l'argument que *L'Intention poétique* n'est au fond qu'un agencement habile guidé par la très ancienne Raison-du-cœur) — et passer outre? Voilà une démarche typiquement «analytique»:

²⁶ *Soleil de la conscience*, p. 40, cité par Bernadette Cailler dans *Un itinéraire poétique: Edouard Glissant et l'anti-«Anabase»*, „Présence Francophone” Automne 1979, 19, p. 112.

«regarder» et conclure aux chimères, à l'irréalisable, avant d'avoir rien fait «en réalité». Glissant, toutefois, habitué à la fois de l'univers de la Raison et de celui de l'Energieia, répond d'avance à cette récation:

Si la solution te paraît difficile, peut-être même impraticable, ne va pas crier tout à trac qu'elle est fausse. Ne te sers pas du réel pour justifier tes manques. Réalise plutôt tes rêves pour mériter ta réalité (p. 245).

Et, peut-être, qui sait, revenu à la praxis, à la terre, découvririons-nous qu'à notre insu, **Eros** (rené avant l'homme) y est déjà depuis longtemps avec assiduité à l'oeuvre et qu'il est prêt, sans exiger une acrobatie impossible, à nous amener à voir le monde avec des yeux nouveaux, les yeux du discours de la relation, qui regarde la vie de si près qu'il réduit le vieux Genre au chômage.

Voici donc une poétique de la durée fondée sur l'opacité, l'irréductible Divers, et qui paraît bien rendre inopérante la notion d'une stratification générique.

Pour moi, depuis longtemps je m'efforce à conquérir une durée qui se dérobe, à vivre un paysage qui se multiplie, à chanter une histoire qui n'est nulle part donnée. Tour à tour l'épique et le tragique m'ont séduit de leurs promesses de lent dévoilement. Poétique contrainte. Forcément de la langue. Nous écrivons tous pour mettre à nu des enclenchements inaperçus.²⁷

Reste pourtant la question: qui «nous»? La «solution» n'est peut-être pas fausse, mais vaut-elle pour «tous»? Peut-on «légitimement» passer de l'oeuvre de Glissant tout droit au texte contemporain en général? N'est-ce pas précisément ce «général» qui est récusé; Glissant lui-même dans ses réflexions sur le genre ne se limite-t-il pas au discours antillais?

Encore faudrait-il avouer, dit-il, que ces dimensions (le poème, le roman) ne sont pour nous manifestées que une intellectualité (sinon chez les seuls intellectuels) qui n'a pas encore rencontré la poétique de la collectivité²⁸.

L'Intention poétique, comme j'ai tenté de l'exposer, ainsi que des remarques d'ordre théoriques inscrites ailleurs²⁹, témoignent cependant incontestablement de ce que le «discours de la relation» vise également l'Occident, où cette «intellectualité» qui ignore la Durée et exige le Genre plonge ses racines, de ce que ce «nous» s'étend en fait à tous ceux qui cherchent à s'y soustraire. Esquissant l'histoire de cette poétique du Divers, Glissant note que l'épique africain a conservé un caractère fondamental qui, selon lui,

... a disparu à peu près totalement de la littérature occidentale: je le nomme poétique de la durée. [...] Je crois que la division en genres littéraires distincts a favorisé dans les littératures occidentales l'abandon d'une telle poétique³⁰.

Inversement, donc, il semble probable que l'adoption d'un langage véhiculant

²⁷ E. Glissant, *Le discours antillais*, Paris 1981, pp. 451-452.

²⁸ *Ibid.*, p. 199.

²⁹ C'est-à-dire, notamment, dans *Le discours antillais*.

³⁰ *Ibid.*, p. 247.

avant tout la relation soit accompagnée, où qu'il s'emploie, par un affaiblissement du Genre. On ne saurait affirmer catégoriquement, bien entendu, que «la désintégration du donc» conduira nécessairement au discours de la relation proné et pratiqué par Glissant, mais dans la mesure où cette issue n'est tout de même pas barrée, on peut l'espérer. Et tant qu'elle reste ouverte, lorsqu'on se trouve face à un texte tel que *L'Intention poétique*, il est difficile de concevoir que le Genre passera outre. Le texte moderne, soucieux de sa souplesse, sortira et continuera, vraisemblablement, son chemin sans lui.

„DEZINTEGRACJA ZDANIA Z KONKLUZJĄ”: A WIĘC*;
 „L'INTENTION POÉTIQUE” („INTENCJA POETYCKA”) — NARODZINY
 DYSKURSU STOSUNKU I ODWRÓT GATUNKU

STRESZCZENIE

Teksty, które dają się ująć — choćby z trudem — w uznawane zwykle kategorie rodzajowej stają się z dnia na dzień rzadsze. Że fenomen ten nie oznacza prostego odrzucenia pewnej konwencji, literackiej, lecz że wykruszenie się gatunku jest symptomatycznym faktem podania w wątpliwość całej koncepcji świata — oto o czym świadczy w sposób szczególnie przekonujący jedno z dzieł Edwarda Glissant z Martyniki, zatytułowane *L'Intention poétique (Intencja poetycka)*. „Poszukiwanie poezji przez poezję” przedstawia się przede wszystkim jako wysiłek przekroczenia statusu dyskursu (a Gatunek jest jego hołdownikiem), który panuje na Zachodzie od Renesansu. Glissant uczula nas na fakt, że ten status oparty na myśli analitycznej, na samowystarczalności podmiotu, na Prawdzie obiektywnej, na czasie i przestrzeni Euklidesowych, oraz na pojęciu, że mowa jest tylko „narzędziem przedstawiania” — wytworzył zgubny dystans pomiędzy człowiekiem a elementarnymi siłami życia, oraz pomiędzy ludźmi. Proponuje on nam — postulując iż mowa jest przede wszystkim stosunkiem do drugiego człowieka — pewną „logikę stosunku”, która wprowadziłaby z powrotem Rozmaitość do dyskursu. Perspektywa ta implikuje, by każdy ukonstytuował sobie mowę „własną”, przez którą wychylałby się poza siebie na spotkanie z drugim, mowę „nieprzejrzystą”, której nie można ani uchwycić, ani wypracować przez „czystą myśl”, ponieważ jest ona praktyką, „pracą”, z tego samego względu, co inne wytwórcze działania człowieka. Ta „organiczna logika” zmienia więc całkowicie wizję świata klasycznego, ponieważ skoro dyskurs pojęty jest jako „poszerzenie” człowieka — granice pomiędzy jego przestrzenią „zewnętrzną” i przestrzenią „wewnętrzną” zaciera się, a wraz z nimi zaciera się wszelka możliwość Poznania obiektywnego.

Tak więc *L'Intention poétique* wprowadza nas w świat nowy, w świat w stanie kształtowania się, w świat Wielorakości nieskończonej, gdzie specyfika samej literatury i pojęcie gatunku (który nie umiałby się bez niej obejść) nie znajdują dla siebie miejsca.

Przełożyła *Stefania Skwarczyńska*

*„... , a więc ...” — wskazuje konsekwencję, konkluzję zdania rozwiniętego, pewien logiczny jego typ; klasyczny przykład: „Myślę, więc jestem” (Descartes).